

Polar québécois : une décennie d'effervescence

Jean-François Caron

Numéro 149, printemps 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/68480ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Caron, J.-F. (2013). Polar québécois : une décennie d'effervescence. *Lettres québécoises*, (149), 14–17.

Polar québécois : une décennie d'effervescence

Enquêteur acide, porteur de paletot beige, avec ce goût prononcé pour le rhum brun pas trop cher et les nuits noires, cherche lecteur pour plaisir et divertissement. Et plus, si affinités – bien sûr. Depuis une décennie, de plus en plus de ces imparfaits héros se déploient dans notre imaginaire collectif. On se lance sur les traces du polar québécois.



Le collectionneur

Au Québec, une voix tonne plus fort que toutes les autres pour faire entendre le polar. Premier réflexe de tous les connaisseurs, qu'ils soient auteurs, éditeurs ou simplement amateurs : il faut parler à Norbert Spohner. Traitant le milieu du polar comme un collectionneur, il est à l'origine d'un projet de recension méticuleuse de tous les titres parus : *Le roman policier en Amérique française*, tomes 1 et 2 (Alire). Véritable encyclopédie incarnée des littératures de genre — expression qu'il faudra privilégier au terme « paralittérature », très mal vu dans le milieu —, Spohner en connaît tous les tenants et les aboutissants. C'est d'ailleurs lui qui aura le mieux raconté l'histoire du polar québécois — il est pratiquement le seul à s'y être véritablement penché, les principaux ouvrages disponibles étant signés de sa main.

Une histoire du genre

Il faut retourner en l'an de grâce 1837 pour trouver les premières traces du genre qui nous occupe. Rien à voir avec l'insurrection des Patriotes, le sifflement des billes de plomb et le crépitement des chaumières en flammes : le milieu littéraire est sur le point de voir paraître deux livres auxquels remonteraient les racines du genre. C'est effectivement dans ce contexte politique que Philippe Aubert de Gaspé fils publiait *Le chercheur de trésors* ou *L'influence d'un livre* (William Cowan & fils), tandis que François-Réal Angers faisait paraître *Les révélations du crime ou Cambrai et ses complices* (Fréchette et cie).

Pour les puristes, toutefois, ce n'est qu'au début du XX^e siècle qu'on verra naître véritablement le polar québécois. C'est essentiellement — mais pas exclusivement — chez l'éditeur Édouard Garand, spécialisé en littérature populaire, que seront publiés les premiers polars et romans d'aventures québécois. Selon Spohner, l'institution littéraire de l'époque avait jugé très sévèrement la production de Garand. Ce qui ne l'empêchera pas de rejoindre des milliers de lecteurs et d'être responsable de 40 % de toute la production romanesque de son époque. En particulier grâce à lui, une quarantaine de courts romans d'une soixantaine de pages chacun seront disséminés sur le marché du livre.

C'était avant que la place ne soit envahie par une flopée de petits fascicules, publiés entre 1940 et 1960, véritable âge d'or de la littérature populaire. Les Éditions Police-Journal seront à la source de plusieurs succès populaires importants, dont les séries *Guy Verchères*, *l'Arsène Lupin canadien-français*, alignant 937 aventures, et *Les exploits policiers du Domino Noir* (966 numéros) qui dureront chacune 21 ans. Et bien sûr, le fameux et incontournable IXE-13, qui aura vécu près de 1200 aventures avant de devenir un feuilleton dans le journal *Photo-Police*, en 1978...

Il faut toutefois admettre que l'importance de la production de cette époque se calcule en termes de popularité plutôt qu'en termes de

qualité. Spohner fait d'ailleurs cette mise en garde : « Pour l'amateur de littérature policière contemporaine, ces récits n'ont que peu ou pas d'intérêt », ajoutant que les publications de cette époque attirent aujourd'hui surtout les collectionneurs.

Il y a toutefois quelques exceptions. À titre d'exemple, Moulte Éditions vient de rééditer *Le philtre bleu*, de Jean Féron (Joseph-Marc-Octave Lebel, né en 1881 à Brunswick, Maine, États-Unis), qualifié de « l'Alexandre Dumas canadien » par Spohner dans une chronique récente¹. Le livre original avait paru initialement en 1924 dans la collection « Les Récits canadiens » des Éditions Édouard Garand.

Après la révolution

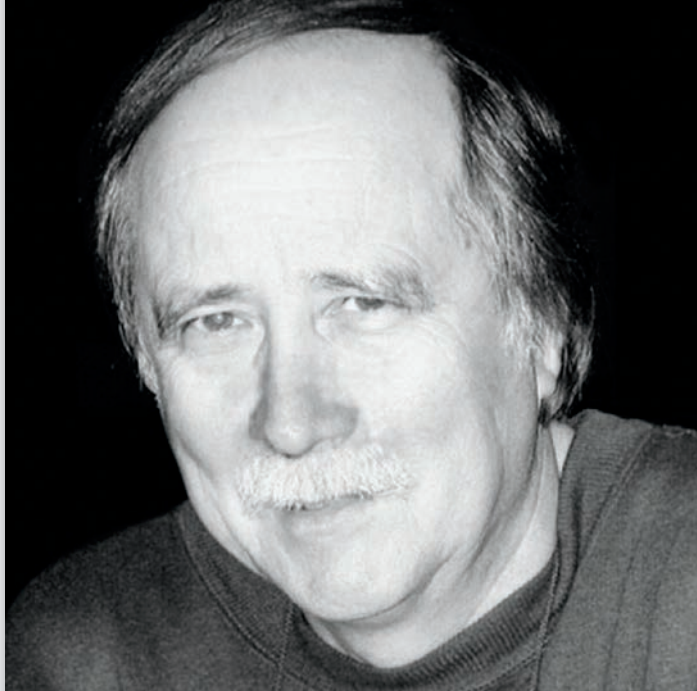
Avec la Révolution tranquille et l'émergence d'une littérature plus nationale, la popularité du récit d'aventures et du roman policier a beaucoup diminué, rendant la production presque nulle dans les années 1970. Auteurs et éditeurs se sont apparemment désintéressés du genre, ce qui a laissé toute la place sur le marché pour le roman d'origine étrangère.

Ce n'est qu'au cours des années 1980 que le genre commencera à remonter la pente. On assistera à la création de collections y étant dédiées ainsi qu'à la publication de premières anthologies — dont *Fuites et poursuites* (Quinze), dirigée par André Major. À ce moment, la production augmente sensiblement — on parle d'une dizaine de titres annuellement. Notons entre autres la venue de Chrystine Brouillet, dont le premier roman, *Chère voisine* (Typo), recevra le prix Robert-Cliche en 1982, et qui en produira toute une série par la suite. Aussi Claude Jasmin, qui entamera une série de cinq romans policiers autour du personnage de l'inspecteur Asselin avec *Le crucifié du Sommet-Bleu* (Leméac) en 1984. Viendront à la même époque les Benoit Dutrizac (*Une photo vaut mille morts*, VLB ; *La conciergerie des monstres*, Libre Expression), Jacques Bissonnette (*Cannibales*, XYZ ; *Sanguine*, Alire) et Jean-Jacques Pelletier (*L'homme trafiqué*, Alire ; *La femme trop tard*, Alire).

Il faut abattre le préjugé

Depuis l'abandon du genre par le milieu littéraire québécois, dans les années 1970, la perception de la qualité de la production québécoise en a pris pour son rhume. Persiste un préjugé favorable au polar étranger (entre autres l'américain, l'anglais ou le suédois), qui semble pour le moins difficile à contrecarrer.

Se défaire d'une idée reçue, quelle qu'elle soit, n'est jamais simple. Or, Spohner n'est pas tendre envers le milieu, auquel il reproche de parfois publier n'importe quoi. Dans *Le roman policier en Amérique française*,



NORBERT SPEHNER

il affirme que, « dans l'état actuel des choses, il faut parfois se taper une dizaine de navets indigestes avant de trouver la perle rare, ce qui est pénible et hasardeux quand on sait qu'il y a tellement de bons livres et tellement peu de temps pour les lire ». Il ira jusqu'à parler de « médiocrité terminale » pour certains polars publiés. Il ne mâche pas ses mots : « Il y a aussi des bouquins nullissimes, publiés à la diable, mal écrits, bourrés de fautes, avec des intrigues d'une indigence navrante. »

Il croit pourtant que certains auteurs de polars québécois pourraient compétitionner sans rougir avec les plus grands auteurs reconnus dans le monde — Chrystine Brouillet, Jean-Jacques Pelletier, Jacques Bissonnette, Lionel Noël, Monique LaRue, Robert Malacci et quelques autres... À cette liste publiée en 2010 dans son dernier ouvrage de référence, il ajoute aujourd'hui le jeune prodige Martin Michaud.

La veine de Michaud

Michaud est lui aussi conscient des problèmes de perception qui gangrènent le marché québécois : « Il y a cette culture-là, au Québec. Les gens ont tendance à penser que si c'est pas américain ou scandinave, ça doit pas être bon. » Pour sa part, toutefois, il a joui d'une belle présence médiatique : « Dès mon arrivée, j'ai eu beaucoup de visibilité, autant que d'autres auteurs déjà établis, populaires. J'ai effectivement une revue de presse substantielle. J'ai probablement été chanceux. »

Veinard ? Il faut dire qu'il y travaille, à ce succès. Partageant sa vie entre un boulot d'avocat et l'écriture, il a publié coup sur coup trois briques solides et remarquées : *Il ne faut pas parler dans l'ascenseur* (Goélette), paru en 2010, prix Coup de cœur du Festival de Saint-Pacôme et finaliste aux Grands Prix littéraires Archambault de la relève la même année ; *La chorale du diable* (Goélette), publié en 2011, qui lui a rapporté le prix Arthur-Ellis et le prix Saint-Pacôme ; et le dernier, *Je me souviens* (Goélette), sorti cette année, n'est pas en reste puisqu'il s'est rapidement hissé dans les palmarès des ventes. S'il a de la veine, il ne la perd pas.

La liste des symptômes

L'apparition de Michaud sur les radars du polar québécois ne surprend pas Norbert Spehner, qui a vu se structurer le milieu de la littérature de genre au cours de la dernière décennie. Jean Pettigrew, directeur fondateur de la maison d'édition Alire, consacrée à la litté-

Polar québécois : une décennie d'effervescence



rature de genre, abondera dans le même sens : « On a changé le paradigme, c'est ce qu'on voulait. »

Depuis 2000, on assiste en effet à un rat-trapage historique. Les succès monstres de certains auteurs (faut-il nommer Patrick Senécal ?) y ont sans doute contribué. Mais d'autres signes de bonne santé permettent de s'abandonner à un certain optimisme. Parmi ceux-là, on note certainement la création de la revue *Alibis*, qui tient la route depuis 2001. Il faut aussi remarquer l'organisation de différents prix dédiés au genre et la création d'événements comme *Les Printemps meurtriers de Knowlton*, qui pourront favoriser une consolidation du milieu de la littérature policière.

Le polar en revue

Dans son premier *Roman policier en Amérique française*, Norbert Spehner ne recensait qu'une dizaine de revues francophones consacrées au polar ayant vu le jour sur le nouveau continent, plusieurs d'entre elles ayant une génétique commune (elles auront subi des mutations et des fusions avant de disparaître). Toutes parues avant 1950, ces revues aux titres univoques (*Mon Magazine d'Aventure*, *Police-Journal*, *Histoires de détectives*) ne proposaient pour la plupart que des nouvelles étrangères, plusieurs en traduction, diffusant à l'occasion des romans complets — le magazine *Le Masque Noir*, publié à partir de 1941, publiera exclusivement de courts romans.

Au début des années 2000, la situation devait changer. Rassemblés autour d'une même volonté, Stanley Péan, Jean Pettigrew, Jean-Jacques Pelletier et Norbert Spehner devaient donner naissance à la revue *Alibis*, un projet qui mûrissait depuis trois ans. « Le premier numéro est rentré en impression carrément le 11 septembre 2001 » racontera Pettigrew en entrevue. « Il fallait montrer qu'au Québec on faisait de bonnes choses. »

L'objectif était de s'inspirer des succès de *Solaris* dans le milieu de la science-fiction. Fondée sous le titre de *Requiem* en 1974 (par Norbert Spehner, on s'en surprendra), cette dernière avait permis la consolidation d'un véritable milieu littéraire et le développement d'une expertise critique. « On voulait créer aussi un milieu "polar", et, pour nous, ça devait passer par la nouvelle. C'est de même que ça fonctionnait du côté de la science-fiction et du fantastique ; on espérait faire la même chose avec le polar. On se disait que normalement, cinq ans plus tard, on devrait être capables de faire un congrès », raconte Pettigrew.

Alibis n'a toutefois pas eu le même impact que *Solaris*. Dix ans après sa création, il n'est toujours pas question de congrès.

Malgré la qualité de la revue, favorisée par la publication d'à peine 6 % du nombre de textes soumis, *Alibis* ne sera pas devenue le tremplin souhaité pour les écrivains québécois, la plupart des contributeurs continuant de privilégier la nouvelle plutôt que le roman. Elle n'en demeure pas moins d'une grande crédibilité dans le milieu. On y a vu publier ponctuellement les Jacques Côté, Patrick Senécal, François Barcelo, François Jobin, Sylvain Meunier, Michel Vézina, Élisabeth Vonarburg...

« Les romanciers tiennent la dragée haute aux nouvellistes », affirmera Spehner dans son dernier *Roman policier en Amérique française*. Selon lui, la présence de ces contributeurs connus est garante d'une certaine qualité éditoriale, mais elle montrerait aussi que « le polar québécois peine à trouver une jeune relève ». Tout cela n'a pas empêché la revue de devenir une institution, référence dans le genre s'il en est une — à preuve, sans doute, sa récente collaboration avec *Zone d'écriture* dans le cadre du « Défi meurtrier » instigué par l'enfant de la société d'État.

Sa création a-t-elle été le symptôme d'une effervescence nouvelle du milieu du polar ou a-t-elle elle-même contribué à son essor? Un peu des deux, sans doute. Car si elle n'a pas atteint tous ses ambitieux objectifs de départ, il est indéniable qu'elle a apporté beaucoup au milieu.

Prix sur le fait

Alors que le polar profitait de peu de reconnaissance dans les milieux littéraire et médiatique francophones à la fin du siècle dernier, les années 2000 ont changé la donne. On a vu être créés ou adaptés plusieurs prix importants qui ont contribué à crédibiliser le genre auprès du public.

Le prix Saint-Pacôme du roman policier

Lové dans un paysage de cabourons² qui sent l'iode et respire le large, à la frange accidentée du piémont des Appalaches, le sinueux village de Saint-Pacôme abrite l'improbable Société du roman policier qui y a vu le jour en 2001. C'est à cette époque que le village de Saint-Pacôme a décidé d'exister un peu plus fort, et c'est grâce à la littérature policière qu'il a souhaité y arriver.

Après avoir consulté des experts du genre — Denis Lebrun, critique de polars pour *Le Libraire*, Jean Pettigrew, directeur de la maison d'édition Alire (et, accessoirement, né dans une tempête de neige à Saint-Pacôme) ainsi que Stanley Péan, un habitué du genre —, la bourgade kamouraskoise s'est autoproclamée capitale du roman policier et a créé un prix. L'événement récurrent permettra ensuite non seulement d'attirer des amateurs de polar dans le village normalement tranquille, d'offrir des conférences et des activités liées au genre, mais aussi de souligner l'excellence d'un roman policier québécois « se signalant par ses qualités littéraires ».

Assorti d'une intéressante bourse de 3000 \$, le prix a jusqu'ici remarqué le travail de plusieurs auteurs reconnus, dont Maxime Houde, Martin Michaud, Jacques Savoie, Chrystine Brouillet, Sylvain Meunier, Patrick Sénécal, Jacques Côté, etc. Depuis 2007, la Société du roman policier de Saint-Pacôme offre aussi le prix de la Rivière-Ouelle, accordé pour une nouvelle policière écrite par un auteur de la relève (junior ou sénior) n'ayant jamais vécu le baptême de l'édition.

Fait à noter : conséquence de la création de la Société du roman policier de Saint-Pacôme, la bibliothèque de la municipalité recèle aujourd'hui la plus importante collection de polars après celles des bibliothèques nationales du Québec et du Canada. Ce trésor a pu être accumulé grâce aux dons en livres de Frances Caissie, Norbert Spehner et Hélène Pedneault.

Le prix Alibis

La revue *Alibis* est aussi à l'origine d'un prix, auquel elle donne son nom. Le prix Alibis, qui s'adresse à tous les auteurs francophones du



MARTIN MICHAUD

Canada, récompense cette fois une nouvelle qui est publiée dans la revue l'été suivant la sélection. En plus de recevoir une bourse de 1000 \$, l'auteur dont l'œuvre a été choisie se voit offrir la possibilité d'assister à un festival du polar en France. Les derniers lauréats étaient

Véronique Bessens (2012), Geneviève Blouin (2011), Richard Sainte-Marie (2010) et David Sionnière (2009).

Le prix Tenebris

En 2012 avait lieu la première édition d'un nouveau festival international de littérature policière. Situé au village de Lac-Brome, dans les Cantons-de-l'Est, le Printemps meurtrier de Knowlton, fondé par l'auteur Johanne Seymour (*Eaux fortes*, Libre Expression; *Vanités*, Libre Expression), a accueilli une belle brochette d'invités — parmi lesquels Roger Jon Ellory, Chrystine Brouillet, Laurent Chabin, Jacques Côté et... Martin Michaud, qui est partout par les temps qui courent. « Il s'est passé quelque chose ! » lancera-t-il en entrevue. « J'ai eu la chance d'y participer cette année. Ils ont vraiment misé sur les auteurs. C'est un festival qui montre justement que la littérature policière au Québec commence à atteindre plus de gens. » Pour assurer la pérennité de l'événement, Michaud relate que les auteurs présents ont décidé de créer un club (Rue Morgue Ink) qui permettra de recueillir des fonds. Les auteurs participants deviennent en même temps des ambassadeurs : « Il faut que le festival dure dans le temps », souhaite Michaud.

Le festival a vu naître en même temps que lui le prix Tenebris, attribué au meilleur roman de littérature policière de langue française distribué au Québec. C'est Sylvain Meunier qui en aura été le premier lauréat pour *Les mémoires d'un œuf* (La courte échelle).

Le prix Arthur-Ellis

Remis pour la première fois en 1984 à Eric Wright pour *The Night the Gods Smiled* (Collins), le prix Arthur-Ellis ne sera remis que seize ans plus tard à un auteur canadien francophone. Ce n'est en effet qu'en 2000 qu'un volet sera ouvert pour des œuvres écrites en français — c'est Lionel Noël qui sera le premier à recevoir cet honneur pour son premier roman, *Louna* (Beaumont). Le prix, remporté trois fois par Jacques Côté (*Le rouge idéal*, Alire; *Le chemin des brumes*, Alire; *Dans le quartier des agités*, Alire), a été accordé en 2012 à Martin Michaud pour *La chorale du diable* (Goélette).

Au banc des témoins

S'il y a un témoin privilégié de l'évolution récente du polar québécois, c'est sans doute Jean Pettigrew, directeur des éditions Alire. Ayant créé sa maison d'édition en 1996, il a suivi le genre pas à pas et a pu observer les plus récents changements du milieu.

Polar québécois : une décennie d'effervescence

Faire école

Aujourd'hui, selon Jean Pettigrew, après une décennie d'effervescence, il existerait une école du polar québécois. Avec ses canons, ses réflexes, ses habitudes. « On a une école de polar, une spécificité. Ça se vérifie dans le rapport à l'espace, dans les décors aussi. La façon dont les auteurs l'abordent. Nous avons une façon d'écrire plus directe. C'est très américain. »

Et après une pause, le constat tombe comme un couperet : « Nous sommes américains. »

PRINCIPALES SOURCES DOCUMENTAIRES :

Spehner, Norbert, *Le roman policier en Amérique française (1837-2000)*, Québec, Alire, 2000, 418 pages.

Spehner, Norbert, *Le roman policier en Amérique française - 2 (2000-2010)*, Québec, Alire, 2011, 429 pages.

Spehner, Norbert, *Scènes de crimes. Enquêtes sur le roman policier contemporain*, Québec, Alire, 2008, 278 pages.

1. « Le Musée québécois du crime : *Le philtre bleu* (Jean Féron) », dans *Alibis* n° 44, p. 119.

2. « *Cabouron* est un québécoisme provenant de l'ancien français *cab*, *tête*, *sommet*, que l'on retrouve dans *capuchon*, *cabron* ou *capron* et qui désigne une petite colline. » Ce sont ces petites collines allongées et parallèles au fleuve qu'on trouve un peu partout dans le Bas-Saint-Laurent (dont la célèbre montagne du Père-Coton, immortalisée par Fréchette). On dit aussi *monadnock* (de l'amérindien) ou *inselberg*.

Suggestions de lectures

Quelques suggestions de lectures de notre critique littéraire en matière de polar, Normand Cazalais... (par ordre alphabétique)

- Réjean Bonenfant, *La chute des limbes*, Éditions Le Sabord, 2006.
- Jean-Pierre Charland, *La Rose et l'Irlande*, Hurtubise HMH, 2007.
- Hélène Custeau, *Comme si de rien n'était*, Les Éditions JCL, 2008.
- Jean-Michel David, *Voir Québec et mourir*, Montréal, Hurtubise, 2011.
- François Gravel, *À deux pas de chez elle*, Québec Amérique, 2011.
- Maxime Houde, *Le poids des illusions*, Alire, 2008.
- André Jacques, *La tendresse du serpent*, Québec Amérique, 2008.
- Jean Lemieux, *Le mort du chemin des Arsène*, La courte échelle, 2009.
- Stanley Péan, *Bizango*, Les Allusifs, 2011.
- Jean-Jacques Pelletier, *La Faim de la Terre*, Alire, 2009 (tout le cycle, en fait).
- Patrice Robitaille, *L'homme qui mangeait des livres*, L'Interligne, 2010.
- Jacques Savoie, *Une mort honorable*, Libre Expression, 2012.
- Patrick Sénécal, *Hell. com*, Alire, 2009.



JEAN PETTIGREW

Au début, on était surtout associés à la science-fiction. Il aura fallu attendre quatre ans avant que le virage se fasse vers le roman policier. C'est en 2000, vraiment, qu'on s'est positionnés dans le polar, avec des auteurs comme Jacques Côté, Maxime Houde, Michel Jobin... En même temps on publiait l'essai de Norbert, Le roman policier en Amérique française.

Entre la fondation de la maison d'édition et sa concentration sur le genre policier, il aura fallu beaucoup de travail.

Avec Michel Jobin, on travaillait depuis 1996. Et Maxime Houde, depuis 1997. C'est long, chez nous. On aime ça avoir une certaine qualité. Pas parce que ça vend plus, mais pour la satisfaction de tout le monde. On est une maison d'édition spécialisée, il faut que ça paraisse. C'est une gestation qui tient plus de l'éléphant que de l'homme. Est-ce qu'on en vendra plus parce qu'on a fait tout ce travail ? Probablement pas.

Des 400 manuscrits qu'il reçoit chaque année, seulement une dizaine seront publiés. Pour Pettigrew, le travail de tous les éditeurs est complémentaire. Parce qu'il faut diversifier l'offre de polars :

On a besoin d'une masse. C'est pas vrai qu'Alire va faire 700 ou 800 livres par année. Nous, on en fait peu. On espère toujours avoir le meilleur livre possible. Mais si on n'atteint pas un certain niveau par rapport au corpus général, ça ne paraît pas.

Même si le polar est le genre le plus lu, toutes catégories confondues, la maison d'édition dirigée par Pettigrew n'en éprouve pas moins les mêmes difficultés que ses correspondants du milieu des littératures générales.

On subit la même chose que tous les éditeurs. Les auteurs qui vendent bien, ils vendent de plus en plus. Les « midlist », comme on dit aux États-Unis, c'est exactement comme la classe moyenne dans la société : c'est de plus en plus difficile, parce qu'il y a de moins en moins de place pour faire de la critique. Les grands quotidiens ne parlent plus de livres ou à peu près.

